

Robert Margerit

Un érotisme de bonne compagnie

par André-Guy Couturier

« Mes yeux, tant qu'ils verront,
n'épuiseront jamais l'enchantement des formes,
des couleurs, des matières féminines. »¹

CERTES, Robert Margerit n'est pas de ces écrivains scandaleux relégués dans l'enfer des bibliothèques. Pourtant, dans nombre de ses romans « où Éros et Thanatos étrangement se rejoignent »², il nous donne à voir, avec beaucoup de complaisance, la nudité féminine dans tous ses états aussi bien que maintes suggestives étreintes indifféremment hétéro ou homosexuelles. On peut même affirmer que cette composante érotique de l'écriture littéraire de Robert Margerit en fait tout à la fois la singularité et une part non négligeable du charme qu'elle exerce sur ses lecteurs.

Mais alors, comment donc ce diable d'homme s'y prend-il pour réussir cette subtile alchimie qui donne à ses histoires une belle coloration érotique tout en évitant les excès d'un érotisme qui ne serait pas de bonne compagnie ?

L'œuvre elle-même fournit ses réponses et permet notamment de voir quels sont les techniques et les motifs érotiques favoris de Robert Margerit. Mais les journaux intimes apportent aussi des éclairages tout à fait intéressants sur les motivations profondes de l'écrivain et révèlent une représentation très personnelle de l'érotisme conçu assurément comme un des beaux-arts.



1. Robert Margerit, in *Journal intime* (année 1942).

2. Georges-Emmanuel Clancier.

C'est surtout dans ses premiers romans, (*Nue et nu*, *Le vin des vendangeurs*, *Mont-Dragon*, *Par un été torride...*) que Robert Margerit donne libre cours aux fantaisies de son inspiration érotique. Elles se manifestent bien sûr de diverses façons mais, à l'évidence, par l'évocation (quasi exclusivement d'ailleurs) du corps³ féminin. Et l'on n'en finit pas de voir défiler de belles nudités car, si l'on peut dire, Robert Margerit ne rate pas une occasion de nous permettre de jeter un coup d'œil en passant sur la belle anatomie des dames qui font l'agrément de ses histoires. Habillage, déshabillage, toilette, bain, et autres circonstances, tout, jusqu'à la moindre attitude favorable, semble prétexte, en effet, à nous faire vivre ces intenses moments de ravissement que procure une vision de beauté.

Les quelques exemples suivants ne donneront, hélas, qu'une bien faible idée de ces multiples et fugaces effractions dans l'intimité des Geneviève, Pierrette et autres Sixtine ou Rachel !

« Elle respira, gonflant sa poitrine. Ses seins étaient opulents, solides, un peu oblongs. Leurs aréoles restaient virginales. Quelques veines nuançaient d'affleurements bleutés leur blancheur laiteuse. » *Par un été torride*.

« À travers les mailles minces (des bas), sur la matière plus mystérieuse de la chair, la couture sombre courait et grimpa sous la robe en un trait hardi que l'on pouvait suivre assez haut grâce à la pose penchée. » *Mont-Dragon*.

« Debout devant sa glace, madame de Chanourdie écrasa du doigt l'excès du rouge qu'elle venait de mettre à ses lèvres, chassa quelque peu de poudre accrochée à ses longs cils, contracta sa bouche pour regarder ses dents qu'elle avait fort belles. Puis, la jambe tendue, elle vérifia l'attache de ses jarretelles, redressa un de ses bas qui avait tendance à tourner... » *Nue et nu*.

3. « Le corps... est la chose érotique même — substrat, suppôt, surface de l'érotisme, Éros comme fondement originaire et obsédante finalité ». In *L'Érotisme* — Roger Dadoun (PUF, 2003)

Mais à côté de ces instantanés volés à leurs belles propriétaires, il y a aussi les scènes d'amour où, encore une fois, c'est la femme qui a le beau rôle. Le mâle n'y fait office le plus souvent que d'un auxiliaire qui met en mouvement la belle mécanique à plaisir de sa vibrante partenaire. Témoin, cette jolie scène empruntée à *Nue et Nu*, le premier roman de Robert Margerit.

« Il tissait sur elle un filet de baisers sous lequel elle se moirait de frissons. Une caresse pénétrante la convulsa, arrachant à sa gorge un gémissement grave. Ses lèvres se gonflaient, ses yeux clos s'étiraient vers les tempes, appelant sur ce visage transfiguré la majesté des mystères essentiels.

Axel prolongea cette communion immobile, bouleversé par la pathétique éclosion de cette Sixtine inconnue. Puis il la berça d'un rythme d'abord imperceptible qui s'amplifia de sa propre oscillation....

Pantelante d'une excessive ivresse, la tête écrasée dans l'oreiller, portée en arrière comme pour chercher un air qui lui manque, la lèvre mordue, elle s'arque et retombe et se tord. Elle crie l'acuité de son attente... Et voilà qu'elle se raidit. De brusques frémissements l'arquent. Sa voix descend la gamme d'un gémissement extasié. Un cri bas... Une détente ultime... Elle retombe secouée de contractions. »

Comme Robert Margerit a écrit essentiellement ce qu'il est convenu d'appeler des « romans d'amour », il va sans dire qu'il ne nous a pas privés de spectacles de ce type⁴.

Nous les verserons donc au dossier de l'érotisme sans développer davantage.

En revanche, il nous paraît plus intéressant d'insister sur ce que l'on peut considérer comme des thèmes ou des motifs érotiques privilégiés et caractéristiques de l'univers

4. Encore qu'il ait écrit, en 1947, dans son *Journal intime* : « Dieu que c'est embêtant et sot à écrire une « scène d'amour »... Il faut croire que l'amour, pour moi, c'est comme la peinture : j'adore le faire et il me déplaît de l'imaginer ».

fantasmatique margeritien. Sans en dresser une liste exhaustive, on pourrait citer, pêle-mêle : les vues plongeantes sur les décolletés, ou ascensionnelles sur les jambes, les cuisses et un peu plus haut ; le balancement des hanches et l'ondulation des croupes, sous les jupes ou à découvert ; les perspectives offertes par une position de contrebas, sur une échelle de préférence... Et puis toute une gamme de « scènes », à deux personnages en général : strip-tease dans la nature ; pose du modèle pour le peintre ; initiation d'un adolescent aux arcanes de la sexualité par une dame expérimentée ; scènes aussi d'auto-érotisme féminin, solitaire ou en présence d'une « amie » ; et bien entendu toutes les scènes d'amour saphiques diversement déclinées⁵.

Enfin, il convient de compléter ce recensement en précisant que, de la même façon que Robert Margerit tire un grand parti érotique de l'exposition d'amours que la morale traditionnelle réprouvait, il exploite à de semblables fins les déviances psychologiques latentes ou confirmées de certains de ses personnages masculins : fétichisme, voyeurisme, masochisme, perversité... Cela est particulièrement vrai de ses deux romans les plus résolument érotiques : *Par un été torride* et *Mont-Dragon*. Dans l'un et l'autre cas, en effet, le personnage masculin central est un individu sexuellement perturbé. Soit comme Rex qui, par excès de puritanisme chrétien, est un refoulé se refusant aux tentations de la chair qui l'obsèdent en la personne de la plantureuse et aguichante madame Bléhault. Soit comme Georges Dormond qui, suite à la révélation, en son adolescence, des mystères affolants de la féminité, ne connaîtra de l'amour que la tyrannie d'une obsession sexuelle martyrisante et perverse.

5. Nous laissons ici au lecteur le soin d'aller faire lui-même sa provision d'exemples dans les ouvrages de Robert Margerit.

Mal-être très orienté donc pour ces deux véritables machines à fabriquer de l'érotisme que seront Rex et Dormond.

Du côté du premier, cela nous donnera, par exemple, toutes les ruminations et délires érotico-moralisateurs de Rex à propos de l'objet de tous ses désirs. Ainsi en va-t-il lorsque Robert Margerit nous livre les pensées tumultueuses de son personnage imaginant madame Bléhault en train de forniquer avec son très jeune beau-fils⁶.

« Oui : un enfant, et c'est ça qui l'excite, cette gouge !... Elle le submerge dans sa luxure. Elle se roule sur lui, elle l'engloutit, elle le dévore...

Il la voit se tordre sur le lit, râler, la tête battante dans les flammes échevelées de sa crinière, enrouler autour de l'enfant les nœuds frénétiques et gras de son corps... « Les Vernoliens⁷ se privent de jouir ». Elle ricanait en disant ça ! De jouir. Ignominie gluante ! Elle jouit. Elle ondule des reins. Ses reins creux qu'elle serre lascivement dans ses robes, ses cuisses, chair grasse étranglée sous la robe, sous le linge obscène, étranglée par la soie du bas, ces fuseaux, ces vipères de soie sombre... Il les touche, il les apprivoise, ce gamin corrompu qui lorgne sa belle-mère à travers les serrures. Il lui prend les seins à pleines mains, il les pétrit, il les mange... »

Mais à côté des fantasmes qui le hantent, il y a aussi le fétichisme de Rex qui le conduira à dérober les bas de madame Bléhault et à s'isoler dans les toilettes (!) d'un restaurant pour mieux s'abandonner à une fiévreuse excitation solitaire :

« Il file aux w.c. Enfin, il peut les voir ! Longs, longs. Quelle fluidité ! Quelle transparence ! Cette couture, ce revers, qui soulignent la diaphanéité. Cette large ouverture ! Elle évoque toute une plénitude ronde. Il y introduit

6. Car on trouve aussi cela dans ce roman où l'appel de la chair se fait notablement entendre. Sans doute les effets de la chaleur d'un été un peu trop torride !

7. Habitants de Verneuil, lieu où est censée se dérouler l'action du roman.

sa main, plonge dans cette légèreté. Tu es fou ! Pas assez. Non, pas assez. Il les roule en boule, les pétrit, les déchirerait. Exacerbé, il ne sait pas quoi faire d'assez... assez quoi ? »

Fétichisme qui nous vaudra une autre scène riche de potentiel érotique puisque, dans la foulée, Rex va recruter une prostituée qui se trouvait là et l'emmener chez lui pour qu'elle lui offre, par défaut, le spectacle de son corps vêtu seulement de ces réseaux arachnéens dans lesquels s'investit si follement sa libido tourmentée. La suite de l'histoire dira où de tels désordres mentaux conduiront le malheureux : au meurtre de la pauvre madame Bléhault surprise nue dans un petit îlot de verdure et étranglée par son infortuné adorateur. Éros ! Thanatos ! Nous y voilà.

Chez Dormond⁸, dont Robert Margerit nous dit qu'« Il avait besoin des femmes comme à un morphinomane il faut chaque jour sa dose de poison⁹ », l'obsession sexuelle se traduit plutôt par une forme de donjuanisme pervers effréné. Au point que l'intrigue même du roman (qui ne court que sur un temps fictif de quelques mois) repose presque entièrement sur les stratégies de conquête des trois femmes que Dormond fréquente au quotidien. Conquête n'est d'ailleurs pas le terme exact, car le fringant écuyer au regard magnétique ne s'embarrasse guère des préliminaires de séduction¹⁰ et se complaît davantage dans les manœuvres de corruption et d'humiliation de ses partenaires amoureuses une fois la partie gagnée. Pour autant, les éléments ou les scènes à caractère érotique qui découlent du déterminisme psychologique postulé dans le roman reposent essentiellement sur les pratiques sado-masochistes du personnage et une maniaque propension au voyeurisme.

8. Principal personnage de *Mont-Dragon*.

9. *Mont-Dragon*, Éditions Colbert p. 151.

10. Il met assez rapidement la main aux fesses de ces dames sans qu'elles s'en offensent plus que de mesure !

C'est ainsi que Robert Margerit, n'évoquant que d'une manière très allusive le premier abandon de Germaine de Boismênil, fait imaginer et programmer la rencontre suivante par Dormond qui se délecte autant de ce qu'il décrit que de l'effet que va produire son billet galant sur la prude aristocrate¹¹. Suprême astuce de l'auteur qui rend du même coup le lecteur complice et participant fantasmatique de ce qui se joue entre les deux amants dans une voluptueuse partie à trois simulée :

« Vous m'avez révélé des ravissements insoupçonnés : je ne vous surprendrai pas en vous avouant que je brûle de recevoir à nouveau les leçons d'une maîtresse aussi experte, aussi exquise.

Serais-je présomptueux en comptant que vous aurez encore le goût de me les prodiguer ce soir même ? J'attendrai dans ma chambre. Vous viendrez nue sous votre robe. Vous entrerez. Elle tombera. Je vous verrai sortir de l'ombre, provocante par toute votre chair, par les éclairs de votre corps, la cambrure de vos reins, la toute-puissance de vos jambes affolantes. Vous viendrez à moi avec vos seins, votre ventre : oreiller des rêves voluptueux et des lentes délectations, votre ventre et sa parure floconneuse à peine moins blonde que vos cheveux. Vous viendrez à moi, les cheveux dénoués, nue, ah nue comme la lumière ou comme l'eau, nue comme le vertige du désir, et toute froide, toute brûlante de la vertigineuse folie d'être plus nue encore, plus intimement, plus profondément livrée, ouverte, exposée, à ma dévorante avidité de voir encore davantage de vous, de vous sentir jusque dans le plus ultime secret de votre nature. »

Mais Dormond ne s'en tient pas à cela et son ardeur à voir nous vaudra bien d'autres morceaux de bravoure érotique. Comme le strip-tease¹² forcé de Germaine, au

11. On se prend alors à songer aux *Liaisons dangereuses* de Laclos.

12. *Mont-Dragon*, Éditions Colbert p. 205 à 211.

crépuscule, dans le boulingrin du parc, sous le regard avide et néanmoins méprisant de son amant. Comme, plus tard, la nuit d'amour¹³ très voluptueuse de Germaine et de sa femme de chambre, clandestinement observées par Dormond dissimulé dans la ruelle du lit.

Enfin, dans le genre pervers, nous aurons droit aussi aux tentatives du même Dormond pour corrompre Marthe, la jeune fille de la maison. Plus inaccessible et inspirant le respect par sa force de caractère et une certaine forme de pureté virginale, elle n'en sera pas moins victime des manœuvres de l'écuyer qui, provoquant sa curiosité, l'amènera habilement à lire des ouvrages... érotiques (!). Occasion s'il en est pour Robert Margerit de nous gratifier de quelques passages propres à éveiller les sens d'une innocente jeune fille, et de nous rendre compte, bien évidemment, de leur impact éducatif sur l'innocente Marthe :

« Lorsque le texte et certaines gravures lui eurent enseigné l'autonomie du plaisir, elle dut livrer un dur combat pour ne point imiter tel acte d'Erosine dont une image lui montrait la pose et dont le texte lui décrivait le mécanisme et les ivresses. Ce combat contre sa curiosité, contre ses sens entraînés par la grande sensualité de la forêt folle et ivre, Marthe le soutint pendant plusieurs jours, et finalement le perdit. »



Si, comme on vient de le voir, l'érotisme est à ce point présent dans certains romans de Robert Margerit, c'est d'abord parce qu'il correspond à une composante forte de son tempérament, sur laquelle il revient souvent dans ses journaux intimes. S'interrogeant notamment sur ce qui l'a amené à la peinture, il nous livre cette intéressante confidence :

¹³. *Mont-Dragon*, Éditions Colbert p. 326 à 330.

« La nécessité d'une exaltation soutenue, durant jour après jour, je ne peux dire que je l'ai comprise il y a longtemps, mais je crois que je l'ai toujours sentie ; du moins il me paraît que j'ai toujours agi comme si je la sentais. Elle s'alimentait par ma sensualité. Le processus a dû être le suivant : besoin instinctif d'exaltation ; la sensualité, donnée immédiate, répond automatiquement pour ainsi dire à la demande. Voilà la ligne dans laquelle je vais marcher pendant trente ans. Lâchée sur la pente de mon existence, la boule exaltation-sensualité a aggloméré, comme le fait une boule de neige, tout ce qu'elle a rencontré sur son passage, entre autres choses l'amour et l'art qui lui convenaient si bien. C'est pourquoi l'art, pour moi, ne pouvait être que la peinture, et l'amour : la chair. Et il n'y avait pas de distinction ni de limites entre la peinture et la chair. Peindre, étreindre étaient des actes synonymes. Il m'était souvent difficile de savoir si je préférais peindre une femme ou coucher avec elle. » *Journal intime* 1942¹⁴.

Et puis il y a, bien sûr, la rencontre de la féminité qui va donner une forme privilégiée à cette sensualité-exaltation en quête d'un objet sur lequel fixer ses émois. Très tôt déjà, dans la petite enfance, avec Mana, sa nounou, dont il partageait le lit, et un peu plus tard par l'intermédiaire de sa grande sœur.

« Avec Mana, je n'avais pas conscience de la féminité, je la sentais sans la concevoir. Cette conscience et la pure douceur féminine, c'est Geneviève qui m'a donné l'une en me révélant l'autre. » *Singulier-Pluriel*

Rencontre bien sage donc mais qui prendra un tour beaucoup plus concrètement sensuel lorsqu'en sa prime adolescence une cousine, peu farouche et mariée de fraîche date, lui fera découvrir les délicieux envoûtements du

14. Rappel : Robert Margerit est né en 1910.

corps féminin. Il semble bien qu'à l'instar de Dormond — mais sans pousser trop loin la comparaison — il ne se soit jamais vraiment remis de ce premier éblouissement ! Si bien que, comme d'autres semblables confidences nous l'apprennent, l'adolescent approfondira sa connaissance de « l'architecture féminine » en copiant et recopiant des images galantes dans *La vie parisienne*, de même qu'il multipliera, par la suite, les aventures amoureuses avec une étonnante vitalité.

On comprend alors mieux pourquoi ses premiers romans¹⁵, qui puisent abondamment dans une matière autobiographique encore palpitante et qui ne sont fort souvent qu'une transposition à peine déguisée de ses amours de jeunesse, nous apparaissent si allègrement chargés d'érotisme. Une note de travail glanée dans le journal de 1948 en donne, si besoin était, une confirmation éclatante :

« Le sujet de cette nouvelle¹⁶ m'intéresse. Il tient à ce vers quoi... à ce à quoi je suis le plus naturellement porté, depuis toujours : le seul phénomène humain qui me captive tout entier, cœur, corps... Bref, à l'amour. »

Mais le confirment également les inquiétudes que Robert Margerit manifeste lorsqu'il sentira, à l'approche de la quarantaine, que son goût pour l'érotisme faiblit. Ainsi se plaint-il en 1949 de ce que :

« Autrefois, pour une jambe, la forme dessinée d'une gorge ou d'une croupe, j'avais de furieuses flambées de désir, des incendies. C'était assez merveilleux cette violence et ce vertige. Aujourd'hui, c'est plutôt une tentation, lourde, douce, paresseuse, un peu ironique, disons vaguement désabusée. »

15. On en dirait autant de beaucoup de ses nouvelles.

16. Projet de nouvelle qui, apparemment, n'a pas été mené à son terme.



Toile de Robert Margerit.

Puis, en 1952, il récidive avec ce constat d'une douloureuse lucidité :

« La peinture était liée en moi à la sexualité, et la sexualité est sérieusement en baisse. Je m'exprime mal, je ne suis nullement à la veille de devenir impuissant ; ce n'est pas la sexualité mais l'érotisme qui fout le camp, et l'érotisme était le fondement de ma peinture. De ma littérature aussi, en fait. »

Et il est vrai que déjà *Le Dieu nu*, contrairement à ce que laisserait attendre son titre, est beaucoup moins érotique que les livres précédents. Certes on y trouve bien le motif de l'homosexualité féminine, comme plus tard dans *La femme forte* ou *Les amants*, ainsi qu'une petite pincée d'inceste comme dans la future *Terre aux loups*. Mais si l'on considère tous ces romans de la maturité, sans oublier *Le château des Bois-noirs*, dans lesquels la passion amoureuse fait encore des ravages, l'on observe en effet comme un tarissement de la veine érotique au bénéfice d'une attention plus grande accordée à l'analyse

psychologique et à l'étude des relations humaines. Il n'est pas sûr qu'il faille le déplorer autant que le fait un Robert Margerit assagi. On comprend cependant son angoisse de voir s'étioler en lui ce qu'il ressentait comme la puissance créatrice qui l'avait si bien animé et servi jusque-là.



Quant à l'idée que Robert Margerit se faisait personnellement de l'érotisme et de son traitement pictural et littéraire, ce sont encore les journaux intimes qui nous aident à l'appréhender. Particulièrement *Singulier-Pluriel* dans lequel il consacre d'assez longs développements au sujet. On y apprend notamment que le terme « d'érotisme », déjà, est inadéquat car « L'homme n'y entre pas ; tout au plus admet-on des symboles masculins très stylisés, à la manière d'Aubrey Beardsley autrefois ou de Dali maintenant. En fait, c'est une pure mythification de la femme transmuée à la fois en objet et en source de magie ». La femme étant donc seule concernée, Robert Margerit propose alors de remplacer « érotisme » par le néologisme « aphroditisme » dont il explicite diversement le contenu de sens.

Tantôt par des formules assez lapidaires :

- « Déclencher, nourrir le rêve, la poésie d'un désir inassouvable qui mourrait de s'assouvir : c'est ça le propre de ce que nous appelons aphroditisme ou aphroditisme¹⁷. »
- « La chose au monde la plus parfaitement érotique, c'est le *Portrait de madame de Senonnes* (Ingres – Musée de Nantes)... Tout est caché, mais tout est suggéré, avec quel pouvoir de déclencher inépuisablement le rêve. »

17. À rapprocher de ce qu'il dit, toujours dans *Singulier-Pluriel*, d'une poupée (!) qui fut son premier amour d'enfance : « Rien ne lui manquait de ce qu'il faut pour inspirer, pour nourrir un grand amour : elle était radieusement belle, elle était d'une éblouissante élégance, elle m'était interdite ».

Tantôt par des démonstrations plus ciconstanciées :

« Une femme entièrement dévêtue dans un lieu voué à la nudité — une salle de bain par exemple — n'a rien d'aphroditique. Parce qu'elle figure, comme élément habituel, dans un ensemble banal. Soit-elle charmante, désirable, elle ne touche que la sexualité primaire. Campons, au milieu d'un salon, cette même personne élégamment chapeautée, chaussée, parée de bijoux scintillant sur la chair nue, fardée où il convient, et nous atteignons à un haut degré d'aphroditisme. Pour deux raisons : 1° l'inattendu — donc l'insolite— de cette nudité dans un milieu qui ne lui est pas naturel... ; 2° au contraire, le parfait accord entre ce luxe charnel, cette parure, cette élégance, et le luxe, l'élégance du décor. »

Mythification de la femme, nudité, luxe, élégance, insolite, rêve, désir inassouvi, on voit bien où vont les préférences de Robert Margerit. Certainement pas du côté de la pornographie et de la vulgarité. Non, son univers érotique est un univers plutôt bon chic bon genre dans lequel règnent les bonnes manières. Et Robert Margerit est à ce point obsédé par la beauté qu'il justifie ainsi sa préférence pour les couples de lesbiennes :

« Comment une femme peut-elle accepter, aimer, un homme ! La raison l'explique, bien sûr ; mais le sens artistique se refuse à l'admettre... Vous comprenez maintenant pourquoi dans presque tous mes livres il y a des lesbiennes. Pour les Grecs, le type idéal de la beauté, c'était l'Hermaphrodite. Pour moi c'est un couple de femmes homosexuelles. »¹⁸

En somme, et en simplifiant quelque peu, on pourrait dire que chez Robert Margerit l'érotisme est un esthétisme, voire une sorte de mystique païenne, dans laquelle la femme est le dieu que l'on sert et révère. En attestent dans

18. Lettre à Marcelle Delpastre, en date du 25 mars 1953.

l'œuvre maintes scènes où un peintre apparaît comme envoûté par son modèle. Exemple, ce passage d'une nouvelle de jeunesse :

« Alexis, émerveillé, contemplait ce corps aux promesses infinies...

Aucun désir impur ne vint traverser l'admiration du peintre. La beauté impose le respect à ses fidèles. Seule une tremblante douceur l'envahissait, une tendresse infinie devant ce chef-d'œuvre. Cette beauté qui entrait en lui par ses yeux l'emplissait d'une bourdonnante extase. Il entendait monter en lui des phrases de cantilène : trop belle...abîme de perfection, fleur de chair, jardin parfumé, mer de délices... » *L'impure*.

Jusqu'au tourmenté Rex qui connaîtra un semblable état de grâce momentané au spectacle de Michèle endormie dans les bras de madame Bléhault :

« Elles sont belles. Elles sont belles à voir. Pour la première fois, il acceptait la beauté... Pureté de ces membres voluptueusement mêlés, pourtant mystérieusement déliés de l'humain. La pénombre jaunie par la lumière plus basse et plus compacte enveloppait les contours, transmuait la matière. Les cheveux de madame Bléhault trempaient dans une flaque de soleil. Ce n'était presque plus des cheveux, mais quelque chose de mousseux, d'enflammé. Ainsi s'allument dans l'ombre les dorures des beaux livres anciens... »¹⁹

Comme on a pu le remarquer à partir de ces deux exemples, et dans bien d'autres extraits, Robert Margerit écrit l'érotisme avec tout son talent de peintre. Car c'est surtout sous forme de superbes images que s'exprime ce « Transfert du matérialisme à la spiritualité, du réel au surréel », cette « Transformation du facile, du banal, en impossible »²⁰ qu'il s'est efforcé de réaliser tant dans sa peinture que dans son œuvre littéraire. Beauté des images,

19. *Par un été torride*.

20. In *Singulier-Pluriel*.

magnification de la nudité féminine, sans fausse pudeur ni rien non plus qui risquerait de choquer, mais beauté aussi et grande tenue de l'écriture. C'est avec beaucoup de tact en effet et une exquise politesse que Robert Margerit choisit ses mots pour parler de la nudité et des choses de l'amour. Recourant tour à tour au silence éloquent, à l'euphémisme, à la métaphore ou à la transposition dans un autre registre sémantique, il sait à merveille évoquer sans nommer, et donner sans prosaïsme ni grivoiserie des ailes à notre imagination. Tout juste s'il se risque à mentionner exceptionnellement le « sexe tendre et soyeux comme une petite bête familière » de madame Bléhault et à prêter à cette même dame ce gentil mot de reproche à son amie :

« Hé bien, ça te va drôlement de me traiter de vicieuse ! Toi qui n'as même pas de slip ! Mais madame, vous voulez donc le laisser voir à tout le monde, votre petit minou. »²¹

En revanche, l'extrait suivant de la nouvelle intitulée *Vacances* nous donne une belle illustration de cet art de l'esquive lexicale que Robert Margerit pratique avec brio et, sans doute, non sans quelque malicieuse habileté :

« ... les femmes portent d'ordinaire sous leurs jupes des espèces de ridicules imitations des pantalons masculins. Peut-être Henriette en s'habillant avait oublié d'en mettre et ne s'était pas rendu compte que rien ne cachait l'intimité de son corps quand elle se trouvait dans l'arbre, au-dessus de lui.

Tout le poids de la honte, alors, retomba sur lui-même, accru du sentiment d'avoir manqué à l'honnêteté. Il avait déloyalement – sournoisement – vu ce que l'on ne devrait point regarder si le hasard le révèle. »



²¹. Par un été torride.

« Amour-Volupté. J'ai reconnu qu'en écrivant je répondais (ou répondrais ?) à une recherche instinctive en cherchant à obtenir au moyen de l'écriture la volupté. Laquelle?... La volupté de susciter en moi les états dans lesquels j'aime le plus être plongé. Je le reconnais : ce sont les états de l'amour. »²²

En écrivant ceci dans son journal intime, Robert Margerit nous confirme dans l'idée que le courant érotique qui irrigue son œuvre est loin d'être un quelconque bonus ornemental, voire un piège à lecteurs. Car c'est bien d'abord pour lui-même qu'il écrit, comme il a peint, pour s'enchanter de ses amours passées et les recréer à sa guise et plus belles encore s'il se peut. Et comme l'on ne s'aventure pas avec des gros sabots dans les magasins de porcelaine de la mémoire, il ressuscitera ce passé avec beaucoup de grâce et de délicatesse. Il était bien trop esthète et raffiné de nature, d'ailleurs, pour s'abandonner aux facilités d'un réalisme cru et aguicheur. Son érotisme, audacieux, malgré tout, en son temps – au point de lui faire manquer une première fois le Renaudot pour son *Mont-Dragon* jugé trop licencieux – peut toutefois paraître bien fade, aujourd'hui, en comparaison des débauches de sexe auxquelles nous ont habitués nos modernes chevaliers d'Éros.

On peut aimer des plats plus épicés, il est vrai ! Mais on peut aussi, comme l'a fait Madeleine Berry, apprécier en lui l'écrivain qui « a rendu à la chair dans un style parfait et souvent magnifique, toute sa dignité et toute sa liberté » et reconnaître que « sans jamais tomber dans la pornographie ni même dans la légèreté, sans effleurer le grivois, il a restitué au genre érotique une noblesse oubliée »²³.

22. In *Journal*, année 1948.

23. Madeleine Berry : *Robert Margerit*, Éditions Rougerie, 1956.



son sexe que, mentant, elle
 la duchesse trouvait. Avec cette bonté délicieuse et
 si simple, si pleine de naturel. Avec ce bon plaisir et
 cette si belle courtoisie qui furent, se dévêtait aussi St. Et un
 noble, le duc, encore fort bel homme, son chapeau de soir, sa robe
 garda que ses montres blondes, affilées, et son chapeau de soir, sa robe
 et dit : « Bah, mon cher, ne vous tourmentez point. Un jardinier n'a rien
 de bien important, en platot ce matin, et la première dame, et vous noble
 la famille vous même, en jardinier - conservateur du château, et vous noble
 demeure dans le Parc, son rang qu'Alcide ne soupçonnait pas, s'imaginant
 que par son nom, il avait quelque attachement et
 un nom. Il remercia vivement son Altesse, mais la pria de ne
 plus faire tuer ce jardinier, malgré leurs frictions superficielles. - « Bah ! dit
 le duc, qui est ce qu'un homme ! Il n'est que le jardinier ? Vous avez
 encore des serpilliers bourgeois - Pas impaire, un domestique, Sirey, l'ami
 qui le fait passer agréablement la soirée. » - « Bien sûr ! dit l'ami
 et après tant de remerciements on lui proposait de reconnaître pour
 le duc. » - Alcide approuva sa sœur. Sa proposition arrangeait tout
 vis à vis du jardinier et de la cuisinière son épouse. Mais leur jeune
 maître ne pouvait plus à son. Il venait de reconnaître pour la sœur
 de plus de dix. Il s'approcha d'elles et leur dit combien il l'appréciait
 de leur vie. Elles regardaient doucement sa poitrine, sa belle nuque,
 et dit bien fait. Elles terminaient si gracieusement le bas de son ventre,
 et toutes deux courbant aimablement avec ce petit personnage de chair,
 peuple et le couché entre leurs seins en lui chantant des
 l'enfant dans un bien fait.



2/600

P. Goussier
1910

"Le travail de l'ange"
Par le grand maître de l'amour
Robert Miquet

son très amical
Jean Luy